

## *Introduction*

# Une trajectoire

Ce livre résulte d'une prise de conscience et d'un effort d'anamnèse. Il aurait pu rester au fond d'un tiroir. Pourquoi le publier ? Dans l'espoir d'être utile à d'autres, qu'encourage une double conviction : ce que j'ai à raconter est un concentré de problèmes actuels du catholicisme, et j'ai les mots pour en parler sans langue de bois ni faux-semblants.

J'aurais pu observer le silence sur le changement survenu dans ma vie. Personne n'attend ce témoignage, aucun éditeur ne m'a suggéré de m'y mettre, et encore moins mon Ordre ou ma famille, qui préféreraient sans doute que je garde le silence sur mes expériences et mes réflexions. Tourner la page et se vouer à la construction d'une autre vie — sans revenir sur mes pas dans un écrit public — c'était tentant, et reposant. L'on sait gré à ceux qui changent de vie de rester discrets, tandis que je cours le risque, en me livrant ainsi, d'être soupçonné de vouloir attirer l'attention sur moi ou, pire, pour des motifs troubles et peu honorables, de procéder à un règlement de comptes. Je ne me fais guère d'illusion, je vais probablement

au-devant de difficultés et ma réputation va en prendre un coup. Tant pis. La respectabilité n'a jamais été ma préoccupation majeure, bien que j'apprécie d'être estimé, comme tout un chacun. M'importe au plus haut point, en revanche, de parvenir à la vérité de l'expérience vécue, et de la partager pendant qu'il est temps si elle en concerne bien d'autres que moi.

J'ai donc opté en faveur du plongeon. Car je n'ai jamais été sensible aux vertus douteuses de l'amnésie mais me fie plutôt aux pouvoirs thérapeutiques de la remémoration patiente. J'ai été incité dans ce sens, entre autres, par ce que m'a valu la publication d'un précédent livre, *Franc-parler*<sup>1</sup>, à savoir un courrier abondant et reconnaissant, ce qui me fait croire qu'un livre analysant ce par quoi je suis passé peut faire du bien, et pas seulement à son auteur. Dernière raison de s'y mettre, plus subtile : le sentiment qu'il y a des expériences qui vous dépassent et sont irréductibles à la sphère de l'intime que la discrétion et la décence recommandent de garder secrètes et d'emporter avec soi dans la tombe. Une vie n'est pas d'abord ni toujours assimilable à une propriété privée. Certaines existences, en tout cas, j'en ai la conviction, demandent à être scrutées et communiquées, parce qu'elles relèvent pour une part du bien commun et concernent potentiellement un grand

1. Fr. Böespflug, *Franc-parler. Du christianisme dans la société d'aujourd'hui*, entretiens avec Évelyne Martini, préface de Jean-Paul Vesco, Paris, Bayard, 2012.

nombre de personnes auxquelles, à certains égards, elles appartiennent de plein droit.

Je vais donc parler, et tenter de dire vrai. Je ne dirai pas tout, assurément. Il y a même tel ou tel aspect capital de ma vie qui en implique d'autres que moi, que je n'aborderai pas, ce n'est pas indispensable et ce n'est pas le moment. Mais j'en dirai assez pour rendre compte du tournant que j'ai donné l'an dernier au cours de mon existence. Chemin faisant, c'est probable, je serai conduit à des affirmations, à des récits, à des diagnostics qui ne feront pas que des heureux. À propos de l'affaire *Charlie-Hebdo* et d'autres affaires comparables, j'ai fait valoir que la vie en société exigeait une dose quotidienne de retenue<sup>2</sup>. J'aurais donc pu m'appliquer la leçon : médecin, soigne-toi toi-même. Je l'ai fait, je le répète, concernant certains chapitres. Mais il faut parfois renoncer à paraître gentil si l'on veut tenter d'être vrai<sup>3</sup>. Et il se pourrait que le mot fameux de saint Augustin, *Non intratur in veritatem, nisi per caritatem* (« On n'entre dans la vérité que par la charité<sup>4</sup> »), compte tenu d'un abus chronique de refoulements et de précautions oratoires aboutissant à museler la parole et à enterer les litiges, soit à retourner comme un gant :

2. Fr. Bœspflug, *Religions et caricatures*, Paris, Bayard, 2016 ; voir aussi M. Maffesoli, *La Parole du silence*, Paris, Cerf, 2016.

3. Thomas d'Ansembourg, *Cessez d'être gentil, soyez vrai ! Etre avec les autres en restant soi-même*, Les Éditions de l'homme, 2001. Ce livre serait désormais traduit en 26 langues et aurait été vendu à 400 000 exemplaires...

4. Augustin d'Hippone, *Contra Faustum*, 32, 9.

*Non intratur in caritatem nisi per veritatem*, ce qui veut dire en traduction libre : « Les chances sont maigres de parvenir à la charité si l'on ne fait pas d'abord la vérité, dût-il en coûter ».

Autant sur la question de principe. En pratique, j'ai quand même hésité sur le degré de précision de mes descriptions. Devais-je aller jusqu'à indiquer des dates, des lieux, voire des noms ? C'est un vrai dilemme. Les problèmes généraux que je voudrais soulever, ceux du catholicisme, de la vie religieuse, de la vie intellectuelle, du ministère sacerdotal, c'est toujours à travers des cas personnels situés et datés que je les ai rencontrés, non en théorie. Ils restent abstraits et sujets à caution tant qu'on ne les illustre pas par des exemples particuliers. Plusieurs amis auxquels j'ai demandé conseil sur ce point m'ont recommandé de gommer tous les noms propres des vivants impliqués. J'ai cédé dans certains cas, et résisté dans d'autres.

Mais j'insiste : régler des comptes, dresser un réquisitoire, ce n'est vraiment pas de cela qu'il s'agit ici. D'ailleurs, si j'ai beaucoup reçu de l'Ordre dominicain, ce que je ne songe pas un instant à nier, je lui ai aussi beaucoup donné. Nous sommes quittes, je crois, sauf peut-être au sens, proprement religieux et métaphysique où nous restons toujours débiteurs les uns des autres, quoi qu'il arrive. Ce que j'entreprends ici est un récit, ou plutôt une série de coups de projecteur sur les principales étapes de ma vie, celle d'un religieux qui, après cinquante années passées dans un Ordre, non sans avoir lon-

guement hésité, a résolu d'en sortir sans état d'âme, paisiblement, avec tristesse mais sans regret, pour n'y avoir pas trouvé ce qu'il était venu y chercher. Et qui en est très soulagé, je le précise.

Qu'était-il venu y chercher ? La vie chrétienne dans une forme communautaire qui mette sa confiance dans la capacité des individus de se parler et de chercher à (se) comprendre, à s'entraider et à s'aimer en se respectant. Une vie vouée à l'échange et au débat, par conséquent, aussi bien en interne, par la discussion de ce qui concerne ses membres, y compris leurs problèmes, qu'à l'extérieur, par la prédication au sens le plus large, consistant à confronter l'évangile avec les idées de nos contemporains, et à discuter avec eux autant que nécessaire, comme saint Dominique le fit toute une nuit, raconte-t-on, avec un aubergiste gagné aux idées des Cathares. On ne saurait me reprocher d'en avoir rêvé, puisque ce modèle, ou cette utopie, si l'on préfère, est dans l'ADN dominicain. Un adage provenant du droit romain, inscrit dans le *Code Justinien*, remis en circulation à la fin du XII<sup>e</sup> siècle par les glossateurs du *Décret de Gratien* et inscrit dans les Constitutions de l'Ordre des Frères Prêcheurs, énonce que « ce qui concerne tout le monde doit être débattu et approuvé par tout le monde » (*quod omnes tangit ab omnibus tractari et approbari debet*)<sup>5</sup>. Ce principe m'a enthousiasmé

5. Y. -M. J. Congar, « Quod omnes tangit, ab omnibus tractari et approbari debet », dans *Revue Historique du droit français et étranger*, 1958, p. 210-251.

quand je l'ai découvert. J'y ai vu la promesse que la conversion religieuse d'un adulte ne répudie pas mais convoque les neurones, la créativité et la réactivité, le travail et le débat intellectuels. Ce n'est pas seulement une option, un choix à la carte, mais un devoir d'état. Faire son salut et son chemin spirituel n'implique pas de congédier la culture, la dialectique, la recherche, les divergences de perception et d'opinion, mais au contraire de se confronter sans cesse à elles au point de se laisser chaque jour simplifier, éclairer, purifier, corriger, (re)dresser par le goût durable de la vérité à découvrir et à bâtir. *Veritas liberabit vos*, « la vérité vous libérera » (Jn 8,32) et vous construira du dedans.

Concrètement, je suis rentré dans l'Ordre dominicain pour avoir eu l'intuition que la vocation religieuse qui m'était pour ainsi dire « tombée dessus » alors que j'effectuais la première année de la scolarité d'une Grande École, trouverait à s'y réaliser — une conviction née à la lecture, que j'ai faite au printemps 1965, d'un fascicule ronéoté regroupant les conférences d'un Dominicain, le Père Régamey, prononcées par lui au couvent Saint-Jacques de Paris<sup>6</sup>. Je n'avais encore jamais vu de ma vie un Dominicain en chair et en os, même si j'avais entendu parler admirativement de certains d'entre eux par mes parents. Mais ma

6. Pie-Raymond Régamey, *Un Ordre ancien dans le monde actuel, les Dominicains*, « Cahiers Saint-Jacques, 25 », fascicule ronéoté, Paris, 1962 ou 1963, 152 pages.

conviction fut assez forte pour me conduire sans tarder au fameux couvent de La Tourette construit par Le Corbusier à L'Arbresle, puis au Saulchoir d'Étiolles (au sud de Paris, dans le département de l'Essonne), et ensuite pour parvenir à convaincre les pères maîtres<sup>7</sup> en charge de l'accueil des « candidats » de me laisser entrer promptement au postulat puis au noviciat, afin que j'y reçoive l'habit de l'Ordre, ce qui fut fait en septembre de la même année 1965, au couvent de Lille.

Combien d'années ai-je été heureux et en paix dans l'Ordre dominicain ? Selon le critère employé pour en juger, six mois, ou bien deux ou trois ans, pas plus. Je m'en voudrais de laisser entendre que d'avoir revêtu l'habit m'a rendu malheureux. Tant s'en faut. Je le redis, l'Ordre m'a beaucoup donné. Mais il m'a déçu, profondément, et continue de me décevoir, je le dis sans colère ni dépit. Cela m'attriste, moins pour moi que pour lui, en qui j'ai cru et duquel j'ai beaucoup attendu, et où vivent, c'est indéniable, et banal de le confirmer, nombre de frères estimables, que je n'ai aucune envie de peiner. La valeur des personnes, toutefois, est une chose, le fonctionnement des institutions en est une autre. Lors de conversations avec le Père Congar, il m'a fait un jour cette confidence (je ne garantis pas les termes, mais crois me souvenir

7. « Père maître » : nom traditionnel, dans les ordres religieux, de celui qui est responsable de l'une des premières étapes de la vie religieuse, le noviciat et la profession simple, renouvelée dans mon cas ; en l'occurrence, me concernant, il s'est agi des PP. Francis Marneffe († 21 janvier 2016), Albert-Marie Besnard (1926-1978) et Pierre Raffin.

précisément du sens, qui m'a paru percutant) : les groupes en tant que tels sont difficiles à évangéliser. Il voulait dire par là qu'une manière de pesanteur inéluctable, voire de paganisme irréductible, règne sur eux, et qu'ils ne sont pas capables comme tels de *metanoïa*<sup>8</sup>, pas plus d'ailleurs que les cultures et les traditions, ce qui rend un peu suspectes les conversions collectives. Seuls les êtres singuliers sont appelés à se convertir, pas les familles en tant que telles, les sociétés, ni les groupes, les clans ou les milieux, même si l'histoire de l'Église regorge de récits de baptêmes collectifs, déjà attestés dans le Nouveau Testament<sup>9</sup>.

J'ai déchanté, et cela a commencé très tôt. Dès le mois du noviciat, j'ai eu de sérieux doutes sur mes raisons d'y rester, que j'ai transcrits dans le journal que j'ai commencé d'écrire alors. J'ai expliqué dans le livre mentionné plus haut, *Franc-parler*, comment m'avait révolté la façon que le couvent d'étude du Saulchoir d'Étiolles avait eue de célébrer « mai 1968 » : à savoir comme un événement prophétique de l'histoire universelle du salut, qui méritait que l'on s'interroge toutes affaires

8. *Metanoïa* est terme grec utilisé dans le Nouveau Testament pour signifier la conversion à Dieu, le retournement vers Lui, impliquant une ouverture à un au-delà de la connaissance rationnelle, par différence d'avec *épistrophè*, terme philosophique qui désigne le passage, sur un sujet donné, d'une conception à une autre ; voir à ce sujet Pierre Hadot, « Conversion », *Encyclopaedia Universalis*, 1968, vol. 4, p. 979-981.

9. La dénommée Lydie, « négociante en étoffes de pourpre, originaire de la ville de Thyatire », a été baptisée « avec tous les gens de sa maison », comme le raconte le livre des Actes des Apôtres (Ac 16 13-15).



cessantes, au cours d'« assises » quasi quotidiennes, sur la question de savoir, *sic*, « ce qu'aurait fait saint Dominique aujourd'hui », c'est-à-dire en mai soixante-huit, sous-entendu, s'il avait vécu en banlieue parisienne. La seule bonne réponse était qu'il aurait aussitôt pris le train pour Paris à la gare d'Évry-Petit-Bourg pour aller s'associer sans délai aux manif' du boulevard Saint-Michel, afin d'approuver bruyamment qu'« il est interdit d'interdire » et au besoin de faire face aux CRS. Pour un jeune religieux impatient, non de vibrer à l'actualité sociopolitique telle que vantée par les médias, mais de découvrir des maîtres à penser et de se familiariser avec le savoir-vivre et les règles pluriséculaires de l'Ordre de saint Dominique, il y avait selon lui tromperie sur la marchandise. Dans ce livre, j'ai aussi raconté, comment, ensuite, par réaction et protestation, j'avais choisi, non pas seul mais avec trois autres, de demander (et obtenu avec une facilité qui en dit long sur le soulagement que notre demande d'opposants tenaces a pu apporter aux responsables d'alors) à être envoyé pour un complément d'études philosophiques, au couvent de Walberberg, sur le Rhin, à proximité de l'université Albertus Magnus de Cologne.

Ce n'est pas le moment de s'attarder sur la suite étape par étape, mais de confirmer dans cette introduction qu'il m'a fallu quarante-sept ans pour me décider à quitter cet Ordre dont j'avais été et suis longtemps resté amoureux. Cela

n'a rien de glorieux, mais rien de honteux non plus, dans la mesure où l'attachement à l'intuition première qui m'avait fait frapper à la porte de l'Ordre l'a longtemps emporté sur la déception. Faire le deuil d'un grand amour têtue (de Dieu, de l'Ordre, de sa mission, de la vocation, tout ensemble), c'était non seulement au-dessus de mes forces, mais étranger à mes perspectives. J'ai résisté tout ce temps, continuant de croire à la vie religieuse. La conviction idéologique et marxisante d'un petit noyau dur de frères dominicains, selon laquelle l'Histoire avait rendu son verdict et que c'en était fini de la vie et des vœux religieux, du fait des évolutions culturelles, médicales, psychologiques et technologiques du monde, avait conduit certains d'entre eux à tenter de persuader le provincial du moment, le Père Nicolas Rettenbach, que son devoir bien compris était de fermer sans délai le noviciat afin que cette forme de vie « condamnée par l'évolution » (*sic*) tarisse faute de recrutement. Le plus cocasse est que certains de ces visionnaires sont toujours dans la vie religieuse dominicaine, officiellement du moins, et y végètent en prophètes marginalisés.

Une question se pose, inévitablement, pour en revenir à ce qui me concerne. Pourquoi si tard ? Pourquoi une telle lenteur à décamper ? Qu'est-ce qui m'a retenu d'être plus expéditif, ou plus déterminé, là où tant de frères dominicains, entre les années 1968 et 1975, dont un certain nombre de mes aînés admirés, m'ont montré l'exemple

de la fuite, si je puis dire, et ont résolu de quitter l'Ordre, que ce soit sans tambour ni trompette, ou au son des grandes orgues (Jacques Pohier, *Quand je dis Dieu*<sup>10</sup>) ? Pourquoi, à l'inverse, étant devenu septuagénaire, ne me suis-je pas résigné comme on peut soupçonner bon nombre de religieux et/ou de prêtres, de rester dans la vie consacrée, non tant par attachement confirmé à leurs vœux et à la forme de vie initialement choisie, que par fatigue, résignation, ou faute de moyens, ou par peur de se retrouver seuls ? L'on me dira que si j'ai réussi finalement à en partir, c'est parce que j'ai la triple chance d'être en bonne santé, d'avoir réussi à reconquérir mon indépendance financière, parce que j'ai eu une carrière d'universitaire, et de rencontrer une femme qui m'aime et est aussi heureuse de vivre avec moi que je le suis de vivre avec elle. Ce n'est pas faux. Mais ce n'est pas décisif. Ce qui l'est, en revanche, c'est le ferme désir de tourner la page sans plus tarder.

Ce désir m'est venu il y a peu, comme une évidence aveuglante, avec la sorte de recul que provoque la mise d'office à la retraite de l'Université. J'ai alors fait le compte de ce qui me retenait dans l'Ordre : plus rien, à vrai dire, si ce n'est un résidu d'attachement tenace et quelques liens internes. Ce constat eut pour effet l'avènement progressif

10. Jacques Pohier [1926-2007], *Quand je dis Dieu*, Paris, Éd. du Seuil, 1977 (cet ouvrage a été l'objet d'une vigoureuse mise en garde de la Congrégation Romaine pour la Doctrine de la foi, et lui a valu une interdiction d'enseigner, de prêcher et de célébrer l'eucharistie) ; *Dieu fractures*, Paris, Seuil, 1985.

(rien de brutal en l'occurrence) d'une autre perception de soi, m'invitant à une mise à jour de mes certitudes. En effet, au cours d'un séjour studieux et recueilli que j'avais fait à la Trappe de Tamié dans les Alpes, durant les fêtes de fin d'année de 1990, j'avais acquis la conviction, sur le moment d'une netteté irréfutable, que je mourrais dominicain, en dépit de mes déceptions et tiraillements. Vingt-quatre ans plus tard, j'ai su que ce n'était plus vrai. Que rien n'était écrit d'avance, surtout, qu'il n'y avait pas de stricte obligation, ni légale ni morale ni rationnelle, de « s'enterrer » sans plus rien entreprendre. Je me suis senti vivant, j'ai eu envie de vivre encore, à plein, et j'en ai tiré les conséquences.

Le genre d'anamnèse à laquelle je vais me livrer maintenant est tissé de situations que bien d'autres que moi, je le devine, ont eu à traverser ou endurent encore. Je vais le faire en trois étapes, en montrant comment m'ont quitté sur la pointe des pieds l'Ordre dominicain lui-même (chap. 1), et par la même occasion, par ricochet, le sacerdoce (chap. 2) et dans une certaine mesure l'identité d'un théologien (chap. 3). Il se peut qu'en conclusion j'aie à jouer le rôle d'avocat du diable (ou celui d'ange gardien), en montrant comment en définitive, ne possédant plus à 100 % ces trois qualités, de dominicain, prêtre et théologien, elles continuent néanmoins, peu ou prou, de me posséder... Mais chaque chose en son temps. D'abord, et juste

après le tracé que je viens d'esquisser de ma trajectoire, le lent trajet vers la sortie.